

FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS

*Googie Withers.
Jack Warner.
John McCallum.*
DANS

*Il pleut toujours
le dimanche*



LA GRANDE HORLOGE



(The Big Clock).

Production de Richard MAIBAUM

Réalisation de John FARROW

Scénario de John LATIMER

D'après un roman de Kenneth FEARING

Film raconté par J. METTRA.

DISTRIBUTION :

George Stroud.....	RAY MILLAND.
Earl Janoth.....	CHARLES LAUGHTON.
Georgette Stroud.....	MAUREEN O'SULLIVAN.
Steve Hagen.....	GEORGE MACREADY.
Pauline York.....	RITA JOHNSON.
Louise Patterson.....	ELSA LANCHESTER.
Don Klausmeyer.....	HAROLD VERMILYEA.

C'EST UN FILM PARAMOUNT

Copyright 1948, Paramount Pictures Inc.



C'est du plus tragique souvenir de ma vie qu'est née ma vocation tardive d'écrivain, quand j'ai voulu coucher, sur pages blanches, l'histoire de ma conversion, afin que leur reflet blafard éclairât les premiers pas de mon fils dans la lutte des hommes.

J'avais fait un mariage d'amour en épousant Georgette, et il nous était né un fils qui avait sept ans à l'époque où se produisaient les événements qui vont suivre.

On peut dire que nous formions un ménage uni, bien que notre foyer connût certains orages. Il y avait à cela deux motifs : Georgette me reprochait la situation trop absorbante que j'avais acceptée puisque, en sept ans, je n'avais pu avoir un seul jour de congé et ne prenais que d'une façon très irrégulière mes repas chez moi.

« J'attends encore mon voyage de noces », gémissait ma femme. « Combien de fois n'avons-nous pas bouclé nos valises qu'il fallait rouvrir et vider juste au moment de prendre le train ! »

Georgette avait encore à me reprocher mon goût immodéré pour les boissons fortes, dès que j'avais un ennui. D'ailleurs, l'esprit humain ne peut fournir un labeur aussi acharné et intensif que l'était le mien sans

que cette espèce d'horloge que constitue notre cerveau n'éprouve quelques grincements dans ses rouages délicats, et je me faisais parfois l'effet d'être un peu détraqué.

Mais jamais la ferveur passionnée que m'inspirait ma femme ne subit la moindre éclipse. Il s'y ajouta, par la suite, une gratitude immense, car c'est bien grâce à elle que je pus échapper au sort le plus tragique qui puisse menacer un honorable citoyen.

Je me nomme George Stroud, et j'étais, depuis huit ans, éditeur en chef dans l'une des plus importantes sociétés de publications de New-York.

Ainsi que me définissait lui-même, Earl Janoth, le fondateur et propriétaire de cette société, j'étais « le chien de chasse mental de l'organisation ». Cette appréciation avait sa valeur dans la bouche de ce César de l'Édition que représentait Janoth, magnat redoutable et redouté, régnaient — implacable et inexorable comme le destin — sur plusieurs milliers de collaborateurs, d'employés ou — pour être plus exact — d'esclaves.

Il avait fait bâtir, pour abriter sa société, un gratte-ciel de 34 étages, pareil à « un monstre de pierre friand de chair et d'esprit humain, plus que de tout autre sacrifice », ainsi que le définissait un écrivain de l'époque.

Cette masse était couronnée par une horloge géante, au mécanisme compliqué, donnant l'heure de tous les pays, indiquant l'année, le mois, le jour, et sur laquelle devaient être réglées minutieusement pendules, réveils, montres de chacun d'entre nous. Cette horloge, que les guides faisaient visiter aux étrangers de passage dans notre immense métropole comme une de ses curiosités les plus symboliques, était sortie telle quelle de l'imagination de Janoth qui, ancien ouvrier horloger, avait la manie de collectionner toutes les machines à fabriquer ou marquer le temps de l'univers et de tout chronométrer à tout instant. Et, croyez-moi, pour deux secondes de retard dans l'accomplissement d'une tâche ou lors d'un rendez-vous, un employé, un collaborateur étaient congédiés sans aucun égard. Un jour, un visiteur curieux, écoutant le guide débiter son boniment publicitaire habituel, avait demandé :

— Et si cette extraordinaire machine s'arrêtait tout d'un coup, par hasard, qu'advendrait-il ?

Le guide, fort averti, sachant que la police du tyran fonctionnait aussi automatiquement que son horloge, avait répondu :

— M. Janoth ne le permettrait jamais.

Mon bureau était situé au trentième étage ainsi que celui de Roy Cordette, notre codétenteur, et ceux de tous les rédacteurs en chef des principales revues. L'autre de Janoth et celui de Steve Hagen, son conseiller intime et son âme damnée, se trouvaient au trente-deuxième étage, sous la coupole de l'horloge.

La grosse et large figure, au teint vineux, d'Earl Janoth semblait avoir été taillée de travers par quelque sculpteur décadent dans une bille de pin. Jamais il ne s'emportait, mais parlait d'un ton uniforme sans réplique. A fixer ses yeux couleur de vase, on soupçonnait que le lourd amas de matière grise réfugié derrière de pareils miroirs devait s'alimenter de choses ignorées du monde normal.

Un beau soir, las des récriminations de ma femme et de mon jeune fils, je déclarai que je me rendais à mon bureau pour la dernière journée. Nous prendrions, en fin d'après-midi, le rapide de 5 h. 10 pour Watertown, petite ville située à l'extrémité du lac Ontario, où ma femme possédait un chalet hérité de ses parents.

Mais, en arrivant au « Building Janoth », je tombai en

plein conseil d'administration présidé par notre despote.

Abonnements : France : un an 400 fr. — Six mois 200 fr.
Étranger : un an 650 fr. — Six mois 325 fr.

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

Il était fort mécontent. Le tirage de certaines de nos revues avait beaucoup baissé, et il fallait trouver un moyen de le faire remonter. Il tira sa montre en me voyant entrer et déclara :

— Vous êtes de 3 minutes, 12 secondes en retard, mon cher. Vous mériteriez d'être flanqué dehors, mais si vous nous suggérez une idée capable de renflouer *La Voix du Foyer, Les chemins de l'Avenir et La Gazette des deux Sezes*, il vous sera pardonné un peu plus qu'à cet état-major d'incapables qui nous entoure !

Je savais ce qui clochait dans les revues dont il parlait, et j'avais mûri un projet dont je décrivis les grandes lignes.

Il m'écouta sans broncher.

— Parfait, déclara-t-il lorsque j'eus terminé. Combinez ça cet après-midi avec Hagen et soumettez-moi un plan détaillé demain soir.

— Pardon, M. Janoth, répliquai-je. Je donnerai toutes les instructions nécessaires à Orlin, qui va me remplacer, car je pars ce soir pour quinze jours.

— Vos vacances attendront le moins prochain.

— Oh ! non, voici sept ans qu'elles attendent. Suffoqué de ma révolte, Earl se tut, puis, de la même voix égale, consultant sa montre-bracelet :

— Je vous donne vingt minutes pour réfléchir. Si à 10 h. 37 m. 15 s. vous persistez dans un caprice aussi enfantin, non seulement vous ne ferez plus partie de la maison, mais je vous garantis qu'aucune autre société sérieuse du pays ne vous prendra comme collaborateur ; j'y veillerai.

Et Janoth, impassible, se retira dans son bureau privé, contigu à la salle de réunion, au milieu d'un silence contraint et désapprobateur.

Comme il y pénétrait, j'entrevis une femme debout près de sa table. C'était Pauline York. Grande, mince, d'un blond froid, elle était d'une beauté bizarre, à la fois aristocratique et perverse. Leur liaison durait depuis deux ans, tout New-York le savait. Elle me conta par la suite leur entretien et la façon dont il la mit à la porte parce qu'elle était venue lui demander une certaine somme d'argent pour sa sœur, qu'on devait opérer d'urgence. Elle ne le lui pardonna pas et, au lieu de reprendre le couloir de service par où elle était venue (car il lui avait toujours interdit l'accès de son bureau), elle traversa délibérément le palier principal juste au moment où nous quittons — moi en tête — la salle de réunion, tandis que je disais :

— Messieurs, c'est tout réfléchi. Je ne suis pas un esclave. Qui veut de ma succession ?

Pauline me lança un regard admiratif et ensorceleur et disparut.

Je regagnai mon bureau, téléphonai à Georgette pour la mettre au courant de ma situation, et lui donnai rendez-vous au *Cadre d'Argent*, un restaurant proche, pour déjeuner et prendre nos dispositions en vue de notre départ pour Watertown.

J'avais beau « crâner ». Le coup était dur pour moi.

— Vous êtes de 3 minutes, 12 secondes en retard, mon cher, dit Janoth.



Je commençai à classer mes papiers, voulant laisser tout en ordre.

En arrivant au *Cadre d'Argent*, vers 1 heure, je demandais un whisky au bar quand, brusquement, une voix féminine murmura à mon oreille :

— Comme on se retrouve ! Vous buvez à la santé de notre tyran, M. Stroud ?

C'était Pauline York.

— Je bois à ma dévotion, répliquai-je, laconique.

— Je sais, j'ai entendu l'ultimatum qu'il vous lançait ce matin. Cela lui ressemble, de se séparer de son meilleur collaborateur sans égard pour les services rendus. Cet homme n'a qu'une pendule à la place du cœur. Mais vous n'allez pas vous laisser mettre ainsi sur la paille, je suppose. Il n'est pas invulnérable, vous savez. Il a des ennemis qui le guettent. Et moi, je le hais... quoique vous puissiez en penser. J'en sais long, très long sur lui. A nous deux, nous pourrions provoquer un scandale...

— Pour qu'il nous fasse froidement supprimer par son masseur ou son chauffeur, fis-je trouvant l'entretien trop dangereux. Je vous demande pardon, j'aperçois ma femme qui vient déjeuner avec moi ici. Adieu !

— Réfléchissez à ma proposition, surra la belle Pauline, et téléphonez-moi si vous changez d'avis.

Elle s'éloigna, de son allure serpentine, tandis que Georgette approchait, son cher et fin visage portant une expression alarmée.

Naturellement, cette dernière me fit une petite scène de jalousie voulant savoir qui était la personne qui venait de me parler de façon si intime etc., etc. J'eus beau lui jurer que c'était elle qui m'avait abordé et que je lui adressais la parole pour la première fois de ma vie, elle ne me crut qu'à moitié. Enfin, je lui donnai rendez-vous à la gare pour l'heure du rapide, ayant encore à retourner toucher mes appointements à la caisse de la société Janoth.

Quand je revins au « building », on me signifiâ que Mr. Janoth avait donné l'ordre que je monte chez lui avant d'être payé.

Après la séance d'intimidation du matin, ce fut une scène d'attendrissement que me joua Earl, scène à laquelle assistait Steve Hagen, qui avait dû le morigéner à mon sujet. J'étais tellement écoeuré de toutes ces manigances que je me montrai intraitable et sortis en claquant la porte.

Seulement, quand je regardai ma montre, je fus stupéfait de constater qu'il était cinq heures moins cinq. J'eus beau sauter dans un taxi et me faire conduire en toute hâte à la gare, le rapide disparaissait dans le lointain lorsque je débouchai sur le quai. Celui-ci était vide de voyageurs. Georgette était partie sans moi ! Elle m'abandonnait, s'imaginant sans doute ou que je courais quelque aventure avec la femme entrevue au *Cadre d'Argent*, ou que j'avais cédé à l'influence de Janoth. Et elle ne me pardonnerait ni l'une ni l'autre raison.

Cependant, je retournai à notre appartement de « Marble Road » où Nelly, notre domestique, me confirma la décision de ma femme.

La première chose que je fis en quittant notre foyer désert fut d'entrer dans le premier bar venu et de commencer à boire. A partir de cet instant, j'étais perdu.

Ensuite, je téléphonai à Pauline York. Satan voulut qu'elle fût chez elle.

Je l'invitai et elle vint me rejoindre, très en gaité. Après avoir absorbé divers cocktails, nous nous mîmes à courir les antiquaires du voisinage.

Tandis que nous furetions chez l'un d'eux, une jeune femme entra, examina de vieux cadres et déroula un paquet de toiles poussiéreuses que lui tendait le marchand. J'ai toujours aimé la peinture. Or un des tableaux représentait deux mains, l'une glissant dans l'autre une pièce de monnaie. D'inspiration cubiste, c'était tout simplement admirable de dessin et d'idée suggestive.

— C'est une toile de Louise Patterson ! m'exclamai-je. J'ai déjà plusieurs œuvres de ce peintre chez moi, fis-je m'adressant au marchand. Combien en voulez-vous ?

La dame me lança un regard singulier et déclara : — Pardon. Cette œuvre me plaît aussi et j'en offre vingt dollars !

— Et moi, quarante, répliquai-je la toisant des pieds à la tête.



— Réfléchissez à ma proposition, murmura la belle Pauline.



Une demi-heure après, j'avais sélectionné parmi les employés de notre service de renseignements sept hommes et deux femmes.

C'était une grande brune, raide comme un manche à parapluie démodé, vêtue de façon excentrique, ses cheveux tombant en mèches désordonnées sur sa figure.

Elle éclata d'un rire prolongé et hystérique, nous tourna le dos et s'en alla. J'obtins donc le tableau et l'emportai dans la voiture.

De là, nous nous rendîmes au bar de Gil. C'était une sorte de cabaret curieux dont Gil, le propriétaire, un fameux original, collectionnait tout ce que lui tombait sous la main, depuis les jouets d'enfants jusqu'aux vieux bouchons ou aux vieilles boîtes à sardines. Il se vantait qu'on ne pût rien lui demander qu'il ne

pût tirer de son bric-à-brac entassé sur des étagères profondes derrière ses bouteilles et le grand comptoir de zinc occupant tout le fond de la salle.

Tandis que Gil nous servait encore d'autres alcools, Pauline aperçut une pendule de bronze vert trônant entre une locomotive bijou et d'antiques pincettes.

— Earl déteste le vert, le savez-vous ? me dit-elle. Pour lui jouer une bonne farce, je vais acheter cette pendule et lui en faire cadeau.

Naturellement, je m'empressai de payer l'objet qu'elle souhaitait. Gris ainsi que je l'étais déjà, je commençais à la trouver fort à mon goût. De son côté, elle acceptait mes galanteries avec un visible plaisir.

Il était temps de dîner et je l'entraînai au *Poussin Royal*. A partir de ce moment, je ne me souvins plus de rien de ce qui se passa entre nous.

* *

Un cri affolé de Pauline me réveilla en sursaut.

— Voilà Earl ! Je viens de voir sa voiture s'arrêter en bas. Que vient-il faire, à cette heure ? George, sauve-toi. Évite l'ascenseur. Il doit être maintenant dedans. Prends l'escalier.

J'étais étendu sur un divan, dans la chambre de Pauline, avec, à côté de moi, sur une table basse, la pendule de bronze vert remontée qui marquait une heure du matin. Pauline me parlait de la fenêtre qu'elle venait probablement d'ouvrir pour aérer la pièce et dissiper les fumées d'alcool dont nous étions ivres.

Je me levai, tout engourdi, et

— George, sauve-toi, évite l'ascenseur, me dit Pauline.





— C'est une toile de Louise Patterson, m'exclamai-je.

filai vers la porte. Trop tard ! J'entendis l'ascenseur stopper et la grille, que l'on refermait, en claquer. Je n'avais plus que le recours de me réfugier dans un placard entrebaïllé du vestibule.

La clef tourna dans la serrure et le pas lourd de mon ex-patron résonna, étouffé par la moquette de l'entrée. Il entra directement, je crois, sans frapper, dans la chambre dont il ne fit que repousser la porte, de sorte que je perçus distinctement la plus grande partie de la conversation.

— Tu as passé une bonne soirée ? demandait-il.

— Excellente. J'ai fait la connaissance de gens tout neufs. En leur compagnie, j'ai couru les antiquaires. On a fait l'emplette, entre autres, d'un affreux tableau représentant deux mains et qui est d'une certaine Louise Patterson. Puis on est allé chez Gil, un drôle de cabaret. Là, j'ai acheté cette pendule pour toi. J'espère qu'elle te plaît. Enfin, on a dîné au *Poussin Royal*, et je suis rentrée ici à minuit.

Il y avait un défi évident dans ces imprudents détails qu'elle lui lançait à la figure.

— Tu es rentrée... seule ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? Nous ne sommes pas mariés tous deux, hein ?

— Vraiment ! Mais je n'aime pas que ça sente l'homme, ici. Je t'en avertis une fois pour toutes.

— Tu as fini de faire ton petit Napoléon ? reprit la voix, agressive cette fois, de Pauline. Je me promènerai avec qui me plaît et recevrai chez moi qui me plaît. L'Amérique n'est pas la Turquie. Est-ce que je te demande l'emploi de ton temps ? Je le connais pourtant, va... et les bouges que tu hantes en compagnie de ton Steve, cet être pourri jusqu'aux moelles. Ça ferait un joli scandale si...

Elle criait fort, maintenant, et j'entendis la porte de la chambre se clore brutalement, aussi en profitai-je pour m'esquiver, complètement dégrisé.

Honteux et inquiet, je revins à Marble Road, pris un bain et consultai un indicateur. Il y avait un train pour Watertown à 6 h. 30. J'entassai dans une valise le strict indispensable et partis.

A 11 heures du matin, j'y débarquais. Je n'étais pas

trop fier en me présentant au chalet, où je fus accueilli de façon glaciale.

A midi, comme j'avais enfin réussi à apaiser la colère de Georgette, la sonnerie du téléphone retentit. Ma femme dut avoir un pressentiment, car elle me supplia : « Ne réponds pas ». Deux, trois fois, à courts intervalles, l'appel se renouvela. Alors, je me décidai à décrocher le récepteur.

Ce fut la voix de Steve qui me parvint.

— Earl a besoin de vous immédiatement, me dit-il. Tout vous est pardonné et vos appointements doublés si vous acceptez la mission de confiance très délicate que nous avons à vous proposer et que vous seul pouvez remplir. Il s'agit de découvrir un inconnu qui a été cette nuit chez différents antiquaires et dans divers bars en compagnie d'une femme blonde. Ne vous occupez pas de la femme. Seul l'homme nous intéresse.

Dans quelle situation me trouvais-je ? On me demandait de me rechercher moi-même.

Je compris qu'il fallait que j'accepte, pour essayer de broiiller les cartes, évidemment, en faveur de Pauline et de moi. Si un autre prenait la piste, il ne nous raterait pas. Tant de gens nous avaient vu ensemble au cours de cette soirée idiote !

Malgré la fureur et le désespoir de Georgette, qui me menaçait sérieusement de divorcer, j'allai prendre l'avion.

Mon premier soin, en quittant le terrain d'aviation, fut de téléphoner à Pauline pour la prévenir de ce qui se passait et pour avoir des détails sur la suite de sa dispute avec Earl. Mes appels réitérés n'eurent aucun résultat. Saisi d'une angoisse inexplicable, je me rendis chez elle, voulant absolument la voir avant Hagen ou Janoth. Je sonnai inutilement à sa porte. Mais je m'étais procuré depuis longtemps un jeu de passe-partout, étant données les enquêtes privées auxquelles je me livrais pour découvrir, avant que la justice ne se fût mise en branle, les affaires criminelles pouvant intéresser nos lecteurs.

J'utilisai donc l'un d'eux.

Pauline était étendue, rigide, sur la descente de lit de sa chambre. Les yeux vitreux gardaient une expression de terreur et de haine inexprimable. Le front, la tempe

étaient maculés de sang. La pendule de bronze vert grisait à côté d'elle. C'est avec cela qu'elle avait été frappée par Janoth.

Bouleversé, je contempiais la jeune femme encore si vivante la veille... et j'entrevois les raisons de l'appel d'Earl. Il voulait retrouver l'homme qui l'avait accompagnée durant la soirée pour le charger probablement du crime...

Je notai que l'heure de la pendule avait été changée et les aiguilles ramenées à onze heures du soir. Cela, c'était pour pouvoir fournir un alibi sûr. Enveloppant mes mains dans mon mouchoir (à cause des empreintes), je mis les aiguilles sur une heure et demi du matin, heure à peu près certaine du meurtre et me retirai, évitant de toucher à quoi que ce soit.

.

Steve Hagen me reçut avec une cordialité nouvelle qui eût dû me mettre en défiance, n'eussé-je pas été au courant. Il compléta les détails qu'il m'avait déjà donnés par téléphone.

— Nous pensons, acheva-t-il, que cet homme est l'agent d'une conspiration économique qui vise à couler la société Janoth. Votre travail doit se borner à le retrouver. Earl et moi nous chargeons du reste. Peut-être achèterons-nous assez cher les révélations qu'il acceptera de nous faire ou le séquestrerons-nous jusqu'à ce qu'il ait parlé. Vous avez carte blanche quant aux frais et dans le choix des limiers qui vous seront nécessaires. Mais ne leur donnez aucun détail inutile, et communiquez-nous directement tout ce que vous apprendrez. J'ai l'impression que le meilleur fil conducteur est le tableau acheté chez un antiquaire, qu'il sera aisé de découvrir ainsi que le peintre qui l'a fait.

Là-dessus, je compris qu'une fois son crime commis Earl était allé tout avouer à Steve afin qu'il l'aiderait à se tirer de ce mauvais pas.

— C'est mince comme renseignement, répondis-je à Hagen. Enfin, je vais essayer de vous contenter.

Une demi-heure après, j'avais sélectionné, parmi les employés de notre service de renseignements, sept hommes et deux femmes, leur ayant donné des instructions aussi vagues que possible, et ils étaient partis en campagne.

En me réinstallant dans mon bureau — le cerveau en feu — je songeais : « Comment introduire, sans me compromettre, Janoth sur le théâtre de son forfait ? Comment détourner sur lui les soupçons de la justice dès que l'assassinat serait découvert ? » Brusquement, je sursautai. En levant les yeux, je venais de voir, suspendu au mur, un tableau de Louise Patterson dont j'avais fait l'acquisition deux ans auparavant et qui trônait là à la place d'honneur. Le danger que je commençais à courir se précisait. Je ne pouvais enlever ce cadre, ce serait me faire immédiatement suspecter. L'y laisser, c'était mettre une foule de gens et de policiers sur la voie. Le pire de tout, c'est que j'avais laissé dans mon appartement la toile représentant les deux mains. Si on s'y livrait à quelque perquisition, ma perte était certaine ! Je résolus de retourner chez moi pour la brûler et descendis prendre ma voiture au garage de la société. Hawson, un des mécaniciens, astiquait la Cadillac de Janoth. Cela me donna l'idée de l'interroger. Il ne s'en étonnerait pas, je bavardais souvent avec lui.

— Elle était donc bien sale, que vous la fourbisiez avec tant d'ardeur ? fis-je désignant la voiture.

— Ma foi, non. M. Janoth n'a pas fait de bien grandes courses depuis avant-hier. Même que Bill (c'était le chauffeur du patron) est rentré plus tôt que d'habitude la nuit dernière, tout seul ! riposta Harwon. Parait qu'il y avait un grand dîner chez John Wayne, le leader politique. Mais ensuite M. Janoth a dû aller ailleurs, car Jarman, un de mes copains, l'a vu descendre d'un taxi, à deux heures, devant chez Hagen.

Hawson ne se doutait pas du service qu'il venait de me rendre. Je montai dans mon auto et me dirigeai vers l'immeuble de Pauline. Ainsi Janoth avait renvoyé son chauffeur et pris un taxi pour se rendre chez Steve, tout de suite après le crime. Si je pouvais retrouver le conducteur du taxi, cela me ferait deux témoins, avec Jarman. Je repérai deux stations de voitures aux abords de la

58^e Rue, mais ne pouvais pas jusqu'à la maison, apercevant de loin un car de police arrêté devant. Sûrement le meurtre était découvert !

Me voilà de nouveau en route pour mon bureau. Je voulais prendre, dans nos archives, une bonne photo d'Earl Janoth pour la montrer aux chauffeurs de taxi des stations. Mais plusieurs des limiers partis en chasse revenaient avec une moisson de renseignements. L'un d'entre eux avait interrogé Gil, qui lui avait décrit ses clients de la veille et conté l'achat de la pendule. En outre, un des serveurs du bar avait reconnu, dans la femme, Pauline York, Enfn, Klausmeyer, le dernier de la bande, avait retrouvé Louise Patterson. De l'interview qu'elle lui avait accordée, il résultait qu'elle était la cliente à qui l'inconnu avait soufflé son propre tableau qu'elle voulait racheter et qu'elle avait baptisé *La tentation de Judas*. Elle se faisait fort de reconnaître l'inconnu, et même de faire son portrait de mémoire si on lui versait cent dollars.

On devine le tremblement intérieur qui me secouait pendant ces révélations : le signalement que tous ces témoins traçaient de ma personne était suffisamment ressemblant. A ce moment, on vint me prévenir secrètement que la police était en haut, chez Janoth, et que Hagen avait déclaré qu'Earl, en quittant John Wayne, était venu tout droit chez lui et y avait même couché. L'alibi était irréfutable... et le filet se resserrait autour de ma personne...

Là-dessus, je réussis à m'éclipser emportant une photo de Janoth. Dans le garage où je fis halte, j'eus la chance inouïe de retrouver le chauffeur qui l'avait chargé et qui se montra très affirmatif. Il promit de se tenir à ma disposition, si j'avais besoin de son témoignage, car, sans lui dire la vérité, je lui avais conté une histoire attendrissante sur mon cas.

Un peu soulagé, je filai chez moi pour m'occuper de *La tentation de Judas*.

J'eus la surprise d'y retrouver Georgette et mon fils, revenus en avion.

— George, me cria-t-elle m'enveloppant d'un regard désespéré, je viens d'apprendre, par les journaux, l'assassinat de Pauline York, et j'ai reconnu en elle la femme avec qui tu étais au *Cadre d'Argent*. Jure-moi que tu n'es pour rien dans cet affreux drame.

Les nerfs à bout, je m'effondrai et fis à ma femme une confession totale des événements qui s'étaient déroulés depuis qu'elle m'avait abandonné. Cette fois, elle me crut et ne pensa plus — vaillante et intelligente créature qu'elle était — qu'à travailler à mon salut.

Il fallait que je retourne à mon bureau. Je promis à Georgette de la tenir au courant des événements qui allaient se succéder. A peine avais-je atteint le trentième étage, que Janoth et Hagen me firent appeler. A leur air, je sentis qu'ils me soupçonnaient maintenant d'avoir été le compagnon de Pauline au cours de la soirée fatale, qu'ils en étaient ravis et se préparaient à me livrer à la justice.

Alors, manquant de prudence, espérant les arrêter sur cette voie dangereuse, je contre-attaquai.

— J'ai l'impression, déclarai-je, que l'inconnu que vous m'avez chargé de pister — sous un prétexte imaginaire — et l'assassinat de Miss York ont des rapports étroits. En tout cas, le meurtrier a pris un taxi peu après avoir accompli son forfait (il a été vu), et si on peut mettre la main sur le chauffeur qui l'a conduit, on saura où il a été ramené...

Je vis luire un sinistre éclair au fond des pupilles de Janoth. Steve et lui avaient compris que je savais beaucoup plus de choses que je n'en suggérais. Mon compte était bon.

Je les quittai pour tomber de Charybde en Scylla. En réintégrant mon bureau, on m'annonça la visite de Louise Patterson.

— Qu'on l'introduise, murmurai-je fixant machinalement la peinture d'elle accrochée au mur en face de la porte.

Elle entra et son regard, du premier coup, s'éclaira en apercevant le tableau.

Puis ce regard s'abaissa vers moi et je la vis reculer, la mine un peu éffarée. Elle m'avait reconnu.

Il me parut que mon cœur allait éclater dans ma poitrine tant l'angoisse me tenaillait, mais je parvins à affirmer ma voix :

— Je constate, madame, que vous appréciez votre peinture autant que je l'admire moi-même, dis-je,



Klausmeyer avait retrouvé Louise Patterson, l'artiste peintre, chez elle.



Le sommet de l'édifice était un lacs inextricable.



Les nerfs à bout, je fis à ma femme une confession totale des événements qui s'étaient déroulés.

essayant de plaisanter. Je possède au moins une douzaine de vos toiles chez moi.

Elle plongea ses yeux dans les miens et, semblant prendre une décision subite : — Je rencontre en fin quelqu'un capable de me rendre justice, fit-elle.

— Maintenant, repris-je devinant que sa complicité m'était désormais acquise, il paraît que vous vous chargeriez de reproduire les traits de l'acheteur qui vous empêcha de récupérer une de vos œuvres, l'autre soir. Celui-là aussi était un connaisseur, sans doute ?

Elle éclata d'un long rire et considéra, moqueuse, les collaborateurs qui nous entouraient.

— Oui, c'était un connaisseur. Seulement, figurez-vous, depuis hier, tout s'est brouillé dans ma pauvre mémoire. Je craindrais qu'il ne fût pas assez frappant, ce portrait. Permettez que je me retire.

— Nous le regrettons, fis-je clignant de l'œil du côté de mes collaborateurs comme pour indiquer que je la jugeais cinglée.

Et je la raccompagnai avec un respect exagéré jusqu'au seuil, où elle me glissa d'un ton ambigu :

— J'ai trop peu d'admirateurs pour m'offrir le luxe d'en envoyer un au baigne. J'en demeurai pantois. Comment s'y était prise cette diablesse pour entre-



Earl abatit Hagen d'une balle.

voir la vérité au fond du puits où elle était noyée ?

Hélas ! Je n'en avais pas terminé avec les affaires de ma situation et devais boire le calice jusqu'à la lie.

L'antiquaire qui m'avait vendu *La tentation de Judas*, passant devant notre building, m'y avait vu pénétrer un moment auparavant et avait averti la police qu'il venait de voir l'homme en compagnie duquel Pauline York se promenait durant la soirée précédant sa mort et qu'on suspectait être le coupable. L'édifice tout entier était cerné et les policiers perquisitionnaient et visitaient étage par étage, confrontant chaque individu avec l'antiquaire.

Sous un prétexte plausible, je renvoyai tout le monde, et téléphonai à Georgette, la priant d'aller chercher le chauffeur de taxi d'une part et Hawson et Jarman de l'autre, et de les amener le plus rapidement possible. Mais il me fallait gagner du temps. Je décidai de monter. Si je rencontrais quelqu'un, je laisserais croire que je me rendais chez Janoth, au trente-deuxième étage. Tous les ascenseurs ayant été bloqués par la police, je m'engageai dans le grand escalier puis atteignant le palier supérieur, me faufilai dans l'escalier de service, grimpai vers la coupole. Je rêvais de fuir par le toit si cela devenait nécessaire.

Le sommet de l'édifice était un labyrinthe inextricable de passerelles, d'échelles de fer aboutissant à la pièce en rotonde abritant le mécanisme compliqué de la grande horloge.

J'allais atteindre cet endroit, où régnait une lugubre pénombre, lorsque j'eus l'impression d'être suivi. Me cachant derrière une grosse poutre de la charpente métallique, je me penchai au-dessus du vide. Une silhouette, en laquelle il me sembla reconnaître celle du masseur de Janoth, escaladait avec la souplesse d'un fauve, et sans bruit, l'escalier inférieur. Une faible clarté, provenant d'une étroite lucarne, faisait reluire la crosse du revolver que serrait ses doigts. Sans doute avait-il été chargé par Janoth et Hagen de me supprimer, et surveillait-il mes mouvements depuis que j'avais quitté leur bureau. Maintenant, il allait me tenir à sa merci, puisque je n'étais pas armé.

J'entrai dans la rotonde et cherchai à me frayer un chemin à travers les engrenages, les bielles, les ressorts complexes de l'énorme mécanisme. Découvrirais-je une ouverture donnant sur le toit ? En tout cas, il serait difficile au tueur de viser juste au milieu de ces fouillis. Mais, en agissant ainsi, je détraquai naturellement l'horloge et tout s'arrêta soudain. Si on le remarquait, d'en bas, cela ferait accourir la meute lancée à mes

trousses. Je me faisais l'effet du cerf aux abois. Une sueur glacée inondait mon corps.

Quelle chose céda sous ma main. C'était une petite barre d'acier que mon passage avait décrochée. Je l'étreignis avec ce qui me restait de force et revins me blottir derrière la poutre de fer, au sommet de l'échelle.

Je percevais la respiration un peu essoufflée de l'homme qui montait, cependant, avec des précautions de Peau-Rouge. Comme il arrivait à l'avant-dernier échelon, je lui lançai la barre dans les jambes. Lâchant une balle qui me rata, il tomba à la renverse et son corps roula jusqu'au plus proche palier, où il ne bougea plus. Je le rejoignis. Il n'était pas mort, seulement étourdi par sa chute, les doigts toujours crispés sur son revolver.

Je ne sais à quel parti j'allai me résoudre, lorsque j'entendis une voix — celle de ma femme — crier en sanglotant :

— Qu'ont-ils fait de George ? Ils me l'ont tué, inspecteur, j'en jurerai !

Je passai prudemment la tête par la porte de service et, à ma stupeur profonde, vis Georgette accompagnée de Barrymore, l'as des détectives new-yorkais, et de quatre autres personnages à allures de policiers en civil.

— Non, je ne suis pas encore mort, chérie ! lançai-je. Mais, inspecteur, venez que je vous livre le masseur de Mr. Janoth, qui m'a poursuivi attaqué. En le cuisinant bien, vous en tirerez de précieuses informations...

Georgette, radiuse, serait venue se jeter à mon cou. Barrymore la retint doucement.

— Nous avons retrouvé le chauffeur de taxi ; Hawson et Jarman ont confirmé sa déposition, m'apprit-elle.

Je compris ainsi qu'elle était allée conter toute mon histoire à Barrymore, risquant, de cette manière, le tout pour le tout. C'était cela qui me sauvait.

A cette minute, la tête de Janoth et celle de Steve s'encadrèrent dans le chambranle de la porte du bureau directorial.

L'inspecteur s'avança vers eux, mais, presque aussitôt, il y eut une sourde détonation. Des exclamations fusèrent.

Earl, abattant Hagen d'une balle (de crainte probablement qu'interrogé par la police, il ne finit par trahir leurs secrets communs), essayait de fuir puis, se voyant sur le point d'être pris, sautait par la fenêtre et allait s'écraser tout en bas, sous le cadran de la grande horloge maintenant arrêtée pour toujours.

FIN



FERNAND GRAVEY
dans son rôle de "DUGUESCLIN" (Discina).

Film Complet
publiera le récit de ce film.



Il pleut toujours le Dimanche

(It Always Rains on Sunday.)

Une production Michael BALCON de Ealing Studios pour l'organisation J. Arthur RANK.

Distribuée par GAUMONT (Distribution).

Réalisation de Robert HAMER

D'après le roman d'Arthur LABERN

Film Raconté par RAY SOMEY.

DISTRIBUTION :

- | | |
|-----------------------------|-----------------|
| Rose Sandgate | GOOGIE WITHERS. |
| Inspecteur Fothergill | JACK WARNER. |
| Tommy Swann | JOHN MCCALLUM. |
| George Sandgate | EDWARD CHAPMAN. |
| Vi | SUSAN SHAW. |



CHAPITRE PREMIER



Il est un vieux dicton anglais, et plus spécialement londonien, qui prétend que : « Il pleut toujours le dimanche. »
 Peut-être pour ne pas faire mentir le proverbe, en ce début de dimanche printanier, le ciel déversait de successives ondées non seulement sur l'East End, un des faubourgs les plus peuplés de la capitale britannique, mais aussi sans doute sur tout le Royaume-Uni.
 Et, par ce temps à ne pas mettre un chien dehors, chacun, après avoir entr'ouvert ses rideaux et jeté un coup d'œil sur les nuages gros de

promesses diluviennes, renonçait à tout projet de promenade et retournait vers son lit prolonger la grasse matinée.

Pourtant, certains ne pouvaient s'accorder cette satisfaction, bien simple en apparence, mais souvent peu conciliable avec les quotidiennes obligations professionnelles ou familiales.

Il y avait d'abord le porteur de journaux ; comme chaque jour, il lui fallait rouler à toute vitesse sur son vélo pour distribuer de boutique en boutique sa cargaison de papier imprimé et de nouvelles sensationnelles.

Ce jour-là, à défaut d'important événement politique, tous les journaux annonçaient en « manchette » plus ou moins grosse :

« Une évasion à la prison de Dartington », et le texte précisait que le fameux voleur Thomas Swann, auteur de nombreux méfaits contre la propriété, et qui purgesait à Dartington une peine de dix ans de *hard labour* — les travaux forcés français aggravés de châtiements corporels épouvantables, — avait réussi à prendre la fuite.

Comme de coutume, les informateurs ajoutaient que la police était sur les

traces de « Tommy » Swann, dont l'arrestation n'était plus qu'une question d'heures.

De combien d'heures, c'est ce qu'aurait bien voulu pouvoir dire l'inspecteur-chef Fothergill qui, avec ses hommes, battait depuis la veille toute la banlieue londonienne et particulièrement l'East End.

Pourquoi Fothergill avait-il spécialement orienté ses recherches sur ce faubourg ? Lui seul aurait pu le dire et il ne semblait guère décidé à le faire lorsque, au beau milieu du marché où les chalandes commençaient à affluer entre deux averses, une vieille connaissance à lui, Soapy Collins, l'aborda.

Collins, il faut bien le dire, représentait pour l'inspecteur-chef le prototype d'une engeance exécrable : celle des reporters qui, dans leur désir d'être ou de paraître les mieux informés, prétendent se mêler des investigations policières, quand il ne leur prend pas fantaisie de voler de leurs propres ailes et de mener leur enquête personnelle, quitte à brouiller toutes les pistes officielles.

Aussi bien, le contact entre les deux hommes fut-il assez sec., malgré le temps humide.

— Une seule chose à vous dire, trancha le détective avant que le journaliste eût eu le temps d'ouvrir la bouche : laissez-moi faire mon « boulot ». Après, vous aurez tous les renseignements que vous voudrez.

— Merci quand même. Mais c'est peut-être moi qui retrouverai votre Tommy Swann, jeta Collins en défilé à Fothergill, qui faillit en laisser tomber sa pipe.

Ayant lancé cette flèche de Parthe, Soapy Collins s'empressa de chercher une source d'informations plus riche ou du moins plus facile à exploiter que le policier.

Il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait en voyant, accoudés au comptoir d'un petit bar assez louche, proche du marché, trois personnages qu'il identifia comme un trio de vauriens déjà rencontrés au cours de précédentes enquêtes dans l'East End où ils étaient assez connus... surtout de la police.

Collins se dirigea vers eux, bien décidé à leur « tirer les vers du nez ».

— Bonjour, Dicoy, boujous, William, bonjour, Whitey. Comment allez-vous ?

— Assez mal comme ça, répondirent en chœur les trois mauvais garçons.

— Les affaires ne vont pas ?

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? coupa Whitey, le plus jeune et le plus nerveux du trio.

— Ne vous fâchez pas. Buvoons plutôt un verre, fit Collins appelant d'un geste le patron du bar.

» Et changeons de conversation, puisque celle-là ne vous plaît pas.

» Tenez : je parie que vous étiez en train de parler de Tommy. C'est un type que vous avez dû connaître.

— Et comment l'aurions-nous connu ? fit calmement William dont le caractère était l'antithèse absolue de celui de Whitey.

» Tout d'abord, il y a quelque chose comme sept ou huit ans que Swann est logé aux frais de sa Gracieuse Majesté, dans son château de Darlington.

» Ensuite, pour qui nous prenez-vous donc ? Nous sommes des gars pas chanceux quant au travail, c'est certain ; mais nous n'y pouvons rien, nous autres, s'il y a tant de chômage. Et, en tout cas, nous ne sommes pas des clients pour votre ami, M. Fothergill, avec qui vous bavardiez il y a quelques instants.»

En fait, si les trois chenapans avaient suivi, de loin, mais avec attention, les faits et gestes de Fothergill, c'est que, peu de minutes avant, l'inspecteur-chef les avait interpellés et ne leur avait pas dissimulé qu'il les soupçonnait de divers méfaits, notamment du vol d'un camion rempli de patins à roulettes, camion qui avait disparu la nuit précédente.

Sur quoi, avec un ensemble parfait, Dicoy, William et Whitey s'étaient récriés et avaient protesté de leur innocence absolue... sans, pour autant, modifier en rien la conviction de Fothergill.

Toutefois, le policier avait remis à plus tard cette affaire bien minime en comparaison de l'évasion de Tommy Swann.

CHAPITRE II

Si nombreux étaient ceux qui suivaient avec intérêt les aventures du forçat en rupture de geôle, il se trouvait une personne que la nouvelle avait frappée tout particulièrement, d'autant qu'il lui avait fallu dissimuler immédiatement les sentiments violents que lui inspirait l'événement.

Les Sandigate, famille de petits employés, formaient en apparence un foyer uni.

Il y avait bien de temps à autre dans leur petite maison proche du marché des heurts provenant de diverses causes dont la principale était que M^{me} Sandigate, Rose pour son mari, avait reçu de celui-ci en cadeau de noces deux petites filles nées d'un premier lit et qui, à cette époque, étaient charmantes et dociles. Le temps passant, cette obéissance aux ordres ou aux conseils de leur belle-mère s'était évanouie jusqu'à faire place à une véritable hostilité.

C'était surtout l'aînée, Victoria, Vi par diminutif, qui s'irritait contre celle qu'elle considérait et traitait comme une intruse, à qui elle reprochait de monter la tête du père de famille contre elle et contre Doris, sa sœur.

Rose Sandigate, par nature, aurait eu tendance à éviter les heurts, mais elle avait le tort de vouloir tenir en bride la jeune Vi, dont les goûts pour les dancings et les surprises-parties lui semblaient peu compatibles avec le respect de soi-même et de fort mauvais exemple pour Doris — bien que celle-ci fût beaucoup plus pondérée que son aînée — et surtout pour son fils à elle, le jeune Alfie, né, lui, du second mariage de George Sandigate et assez portée à taquiner ses demi-sœurs.

Il s'ensuivait une petite guerre sourde dont le mari et père, très amoureux de sa jeune femme, en même temps que très soucieux de sa tranquillité, feignait de ne pas s'apercevoir.

Précisément, au cours de la nuit précédente, Vi était rentrée fort tard, ou plus exactement fort tôt dans la matinée.

Et sa belle-mère avait d'autant mieux entendu cette



— C'est peut-être moi qui retrouverai votre Tommy Swann jeta Collins en défi à Fothergill, qui faillit en laisser tomber sa pipe.



George et Rosie étaient plongés dans la lecture des journaux, Doris et Alfie lisaient par-dessus l'épaule de leur père. Quant à Vi, elle se rossait soigneusement les ongles des pieds.

arrivée que la jeune fille, pour éviter la pluie à sa robe de soirée, avait eu l'audace de se faire reconduire en auto, jusqu'à la porte même de son domicile, par son flirt du moment, un chef d'orchestre et marchand de musique du quartier, Morry Hyams, beau garçon rendu très infatué de sa personne par les nombreux succès féminins qu'il rencontrait et qu'il cultivait soigneusement en promettant à chacune de ses conquêtes de la lancer dans le tour de chant.

M^{me} Sandigate, qui connaissait la réputation du bellâtre, s'était promis d'inviter son mari à infliger une semonce à l'écervelée. Mais ce qu'elle vit en grosse manchette du journal que Doris apportait en même temps que le café, dans la chambre paternelle, lui enleva toute autre idée que celle-ci :

Tommy Swann s'est évadé de Darlington.

Son trouble fut même si profond que le peu clairvoyant Sandigate s'en aperçut :

— Qu'as-tu, subitement, Rosie ?

— Rien, mon ami, tout au plus un léger mal de tête.

Il lui aurait été bien difficile d'en expliquer davantage à cet homme bon et confiant, de lui parler d'un passé dans lequel elle et Tommy avaient mêlé très étroitement leurs existences.

Elle était alors une jeune fille, très belle et un peu coquette, mais si réservée dès qu'un garçon tentait une pointe de galanterie que personne ne lui connaissait de flirt à l'Auberge de l'Ange Blanc où elle était barmaid.

Rose se précipita sur Vi et se mit en devoir de lui infliger une correction dont la robe de la jeune fille fit les frais.



Puis un jour, un homme jeune, distingué, bien habillé, à la parole douce sans hardiesse choquante, avait invité Rose à sortir avec lui, le dimanche suivant, à la campagne.

A son propre étonnement, elle avait accepté.

Le roman d'amour avait été bref. Au jour où Rosie préparait ses

bagages pour partir avec celui qui était devenu son fiancé, en vue d'un petit voyage qui devait être celui de leurs noces, elle avait appris du même coup d'où il tirait ses revenus et son arrestation à la suite d'un coup manqué.

Elle en avait ressenti une grande peine, mais moins cruelle que celle qu'elle devait endurer quelque temps plus tard en apprenant que Tommy Swann, ayant recouvré la liberté, n'avait même pas cherché à la revoir et avait repris une vie d'aventures qui ne pouvait manquer de le ramener à bref délai en prison.

C'est vers cette époque que George Sandigate, grand amateur du jeu de fléchettes, et qui venait régulièrement faire sa partie à l'Ange Blanc, avait timidement demandé à la belle serveuse de lui accorder sa main.

Rose avait longuement hésité, d'abord parce qu'elle n'éprouvait aucun sentiment amoureux pour Sandigate et aussi parce qu'elle considérait ses relations avec Tommy Swann comme une sorte de souillure qu'elle ne se sentait pourtant pas le courage d'avouer à celui qui lui demandait de devenir sa femme.

Cependant George avait tant et si doucement insisté que Rose devait finir par accepter.

Les années qui s'étaient écoulées dans une quiétude un peu monotone avaient recouvert de leur cendre ce passé un peu louche dont Rose ne conservait plus qu'un souvenir tangible : une bague que Tommy lui avait donnée au début de leur intimité et qu'elle conservait par elle ne savait elle-même quelle superstition et bien qu'elle se fût souvent demandé s'il ne s'agissait pas du produit d'un vol.

La voix de George Sandigate fit sortir Rosie de ses pensées :

— Tu as l'air plutôt pâle. Nous devons profiter de cet après-midi de repos pour sortir un peu ensemble.

— S'il ne pleut pas, laisse tomber Rose. Tu sais bien qu'il pleut toujours le dimanche.

CHAPITRE III

Il ne faisait pas que pleuvoir. Le vent soufflait par rafales.

L'une d'elles fit vibrer la porte vitrée de la



— Oh! je ne sais pas, fit George, si cela vaut la peine de sortir avant le repas... Avec le temps qu'il fait...





Caleb Neesley offrit à Dicey, William et Whitey un chiffre absolument désirable.

cuisine où les Sandigate achevaient leur breakfast et un carreau fêlé tomba sur le sol où il se brisa.

George et Rosie étaient plongés dans la lecture des journaux, Doris et Alfie lisaient par-dessus l'épaule de leur père. Quant à Vi, elle se rossait soigneusement les ongles des pieds.

Le bruit de la vitre se cassant ne fit même pas lever la tête de Sandigate, que sa femme interpella nerveusement :

— Je t'avais bien dit de consolider ce carreau. Maintenant le voilà brisé et le vent et la pluie entrent comme chez eux.

— Je m'en occuperai tout à l'heure, fit George toujours flegmatique.

— Je trouve plus simple de le faire moi-même, ironisa Rosie qui s'en fut en courant à travers la petite cour jusqu'à un baraquement de planches qui servait à la fois de cave et de lieu de débarras.

Elle faillit hurler de surprise en s'entendant appeler doucement dans la pénombre de la cabane :

— Rosie, n'aie pas peur. C'est moi, Tom.

— Que fais-tu là, malheureux ? A qui as-tu demandé mon adresse ? Tu n'as pu manquer d'être reconnu et la police va arriver.

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas été si sot que de poser aujourd'hui, alors que mon signalement est placardé un peu partout, de semblables questions. J'avais eu jadis de tes nouvelles et je connaissais ton mariage ainsi que le nom et l'adresse de ton époux.

» Il est sans doute à la maison ?

— Hélas ! oui, ainsi que les enfants...

— Quand ils seront sortis, ne pourras-tu pas m'apporter à manger et me cacher quelque part jusqu'à la nuit ? Cela fait trente-six heures que je marche sous les averse et le vent, avec le ventre vide. N'auras-tu pas pitié ?

— Prends patience, fit Rose après avoir hésité quelques secondes. Une fois leur toilette faite, ils s'en iront tous, chacun de son côté jusqu'à l'heure du déjeuner. Je te mènerai dans ma chambre. Mon mari fait toujours la sieste dans le salon avant d'aller jouer sa partie de flèches à l'Ange Blanc. Quant aux enfants, ils s'envolent dès après avoir mangé... Si même ils sont revenus pour cela.

» Ne bouge donc pas d'ici pour l'instant.

Les minutes qui suivirent parurent des heures à la malheureuse Rose Sandigate.

Tout d'abord, son mari, pour se faire pardonner son indifférence à l'incident du carreau, tint à aller ranger lui-même le rouleau de papier goudronné et les outils que sa femme avait rapportés de la cabane.

Rose était à peine remise de cette émotion qu'elle en éprouva une autre en entendant la réponse de son mari qu'elle pressait d'achever de prendre son bain, ce qu'il faisait dans la cuisine, barrant ainsi la voie par laquelle Rose projetait de faire passer son ancien ami :

— Oh ! je ne sais pas, fit George, si cela vaut la peine de sortir avant le repas... Avec le temps qu'il fait...

Le brave homme finit pourtant par se laisser persuader d'aller boire une pinte de bière avec ses amis tandis que Vi et Doris allaient rejoindre leurs flirts respectifs.

Mais, alors que Rose s'appretait à faire sortir Tommy de sa cachette, on sonna à la porte d'entrée.

M^{me} Sandigate se trouva en présence d'un personnage fort correct qui se présenta :

— Je m'excuse de vous déranger. Je suis l'inspecteur-cherche Fothergill. Vous avez certainement eu connaissance par les journaux de l'évasion d'un homme avec qui vous avez été en rapport il y a quelques années.

» Je ne doute pas que vous n'ayez à cœur de chasser cet individu, qui représente pour vous un passé malheureux, si toutefois il osait se présenter chez vous.

» Toutefois, je me permets d'attirer votre attention sur le fait que lui apporter quelque concours que ce soit, si minime soit-il, vous attirerait les sanctions prévues par la loi en semblable cas : cinq ans de prison.

— Je vous remercie de l'avis, réussit à articuler Rose Sandigate, tandis que le policier s'en allait, un peu déçu, car il aurait volontiers parié que le fugitif viendrait précisément se faire prendre dans l'East End, et plus exactement en tentant de joindre son ancienne amie.

Celle-ci, à peine la porte refermée, s'était précipitée dans la cour, vers la cabane.

— Faisons vite, souffla-t-elle à Swann.

Mais au moment où celui-ci allait atteindre l'escalier menant à la chambre de Rose, qui marchait devant lui, un pas léger se fit entendre ; Swann eut tout juste le temps de se cacher derrière une porte que Rose rabattit sur lui.

— Comment, c'est déjà toi, Doris !

— Eh oui ! Ned, qui devait m'emmener faire un tour sur sa moto, est retenu au garage de son patron par un travail urgent.

En réalité, Ned et Doris avaient eu une discussion des plus violentes parce que le jeune patron de la kermesse où Doris, en attendant son flirt, avait été tenter sa chance à la grue électrique, s'était montré trop aimable vis-à-vis de la jeune fille.

Et, après avoir échangé des paroles de rupture définitives, ils s'étaient séparés, le cœur gros, mais aucun des deux ne voulant céder.

Quelle que fût la cause du retour de Doris, son arrivée mettait en péril toute l'exécution du plan conçu par Rose pour cacher Swann.

Encore une fois, son serai-trois sauva la jeune femme et évita le drame qui se serait produit si le fugitif s'était senti en danger d'être dénoncé par Doris.

— Eh bien ! C'est parfait, puisque tu es là, ma petite Doris, tu vas m'éviter une course en allant me chercher du fromage.

La jeune fille ne s'éloigna d'ailleurs point de beaucoup de pas et revint précipitamment :

— Vous avez oublié de me donner des tickets.

Doris ne devait jamais savoir de combien peu elle avait échappé à la mort. Fort heureusement pour elle, Tommy avait déjà franchi la porte du salon et plongé derrière un meuble qui le dérobaît parfaitement à la vue de la jeune fille.

Quelques minutes après, c'était Vi qui rentrait à son tour. Elle aussi avait eu des déceptions au cours de sa promenade.

Tout d'abord Morry Hyams s'était montré beaucoup moins affirmatif que la nuit précédente sur les talents et l'avenir de la jeune fille.

Par contre, il s'était comporté de façon si maladroitement adoucesse qu'il s'était fait prendre en train d'embrasser Vi dans la cabine d'essais des disques. Et, comme les témoins du geste n'étaient autres qu'Alfie et un autre gosse de son âge, il en avait coûté au trop entreprenant marchand de musique deux superbes harmonicas. Puis, les malheurs venant toujours par troupes, c'était la femme de Morry qui, arrivant alors, avait vu son mari en train d'effacer sur ses lèvres la trace de celles de Vi.

Celle-ci, furieuse de la pleuterie de son flirt, qui s'était contenté de s'excuser comme un gamin pris en faute, était partie en claquant les portes.

Lorsque Vi arriva au domicile familial, Rose, très sûre d'elle, achevait de mettre le couvert. Après toutes



L'évadé n'avait pas eu grand mal à faire avouer à son ancienne amie qu'elle ne l'avait jamais complètement oublié.



La malheureuse alla rouler près du journaliste, tandis que l'évadé disparaissait dans la nuit.



Whitley eut beau nier le meurtre de Neesley, Fothergill l'ayant fouillé et ayant trouvé la montre de la victime, le fit arrêter séance tenante.

les émotions de la matinée, elle goûtait enfin un peu de repos : Tommy était à l'abri dans la chambre où personne n'entrerait jusqu'au soir et où elle lui avait porté un copieux repas.

Maintenant, écrasé de fatigue, il dormait. Pour Rose, le plus difficile de la tâche qu'elle avait assumée était fait : à la nuit, profitant de ce que toute sa maisonnée serait sortie, elle ferait sortir le fugitif qui, après une journée de sommeil réparateur, restauré et lesté de quelque argent qu'elle lui fournirait, pourrait poursuivre sa route avec le maximum de chances de réussite.

CHAPITRE IV

Un proverbe affirme qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Rose Sandigate devait en faire l'amère expérience au cours de cet après-midi qu'elle avait espérée sans histoire.

Il y eut d'abord une première alerte provoquée par la chute de quelque chose de lourd dans la pièce située au-dessus de la cuisine, c'est-à-dire la chambre des époux, provisoirement habitée par un hôte assez indésirable.

George Sandigate parlant de monter voir ce qui se passait, Rose eut grand-peine à le persuader qu'il était bien inutile de se déranger pour un chat qui avait dû faire tomber quelque chose.

Beaucoup plus grave devait être l'incident qui suivit. Vi étant montée pour effectuer un petit « raccord » à son maquillage avant de sortir, s'aperçut qu'il lui manquait un petit miroir à main qu'elle affectionnait. — N'as-tu pas vu mon miroir, Doris ? demanda-t-elle machinalement.

— Non ! Sans doute l'as-tu rangé dans un tiroir. Tu n'avais guère la tête à toi, ce matin, après ta nuit blanche.

— Je t'en prie, garde tes réflexions pour toi. — Ah ! quel caractère tu peux avoir, ma pauvre Vi, EL,d'autant plus inutilement que rien ne prouve que ton miroir n'est pas dans la chambre à côté, si madame notre belle-mère en a eu besoin.

Cette pensée mit Vi hors de ses gonds. Elle se précipita vers la porte de Rose et, s'étant aperçue qu'elle était fermée à clé, se mit à tambouriner au point d'attirer l'attention de George Sandigate, qui était pourtant déjà plongé dans sa sieste, et de Rose qui n'attendait que ce sommeil de son époux pour monter voir ce qui se passait dans sa chambre.

Grimpant les marches quatre à quatre, M^{me} Sandigate essaya vainement de calmer l'irascible Vi qui affirmait de toute son énergie que si la porte était fermée à clé c'était bien la démonstration que sa belle mère y avait caché ce miroir qui lui appartenait à elle, Vi, et non pas à ce chameau... à cette... (suivait le nom d'un autre ruminant).

Fut-ce cette dernière comparaison qui déchaîna la colère de M^{me} Sandigate ou plus simplement le fait que les événements qui s'étaient succédé depuis plusieurs heures étaient à eux seuls de nature à justifier un mouvement de nervosité ?

Quoi qu'il en soit, Rose se précipita sur Vi et se mit en devoir de lui infliger une correction dont la robe de la jeune fille fit les frais, déchirée qu'elle fut de façon irréparable.

George Sandigate arriva juste à temps pour éviter à Vi un knock-out complet, et la vaincue s'en fut s'enfermer dans sa chambre en jurant qu'elle quitterait sur l'heure une maison aussi inhospitalière.

Restée maîtresse du terrain, Rose ne respira que lorsqu'elle eut amené son mari à regagner le divan du salon pour y continuer sa sieste.

CHAPITRE V

L'inspecteur-chef Fothergill était un homme qui avait de la suite dans les idées.

Le coup de sonde qu'il avait voulu donner en allant avertir M^{me} Sandigate, en sa qualité d'ancienne relation de l'évadé de Darlington, lui tint à le répéter auprès d'un digne — en surface — bourgeois qui habitait fort près de la maison des Sandigate.

Ce M. Caleb Neesley, farouche partisan du repos dominical, fidèle observateur des rites les plus sévères, était également un des receveurs les plus importants de la banlieue de Londres. Et c'est à ce titre qu'il pouvait intéresser particulièrement Fothergill, qui n'ignorait pas



Fothergill et ses hommes finirent par se rendre maîtres de lui au moment où il tentait de se faire tuer par un wagon en marche.

que le vénérable M. Neesley avait jadis entretenu les meilleurs rapports avec un certain Thomas Swann.

Il ne s'en fallut que de quelques minutes qu'il ne se rencontrât avec trois visiteurs qui venaient d'avoir un court entretien avec l'honorable M. Neesley. Il s'agissait tout simplement de Dicey, William et Whitey toujours en quête de quelqu'un à qui vendre le contenu du camion de patins à roulettes dont ils s'étaient emparés la nuit précédente.

Ils avaient bien essayé de se débarrasser de cette marchandise assez encombrante et surtout facile à reconnaître en la vendant à Morry Hyams. Mais, outre que celui-ci n'avait pas en sa possession la somme suffisante, il était trop peureux pour risquer une affaire aussi difficile.

C'est pourquoi le trio de chenapans s'était rabattu sur Caleb Neesley malgré la réputation qu'avait le vieux de n'être pas très généreux.

Dicey, William et Whitey en firent l'expérience : lorsqu'ils eurent présenté leur « échantillon » au receleur, Neesley leur en offrit un chiffre tellement dérisoire que les trois malandrins s'en firent en se promettant de tirer vengeance de l'exploiteur.

C'était surtout Whitey qui était le plus acharné et du refus de Neesley et d'avoir les poches aussi vides. Et malgré les conseils de prudence de ses camarades, il les quitta, alors qu'ils entraînaient à leur bar habituel, pour aller s'embaucher sur le passage de Neesley.

Cela lui valut d'échapper, pour l'instant, à l'arrestation par Fothergill, qui, au cours de la visite domiciliaire qu'il avait faite chez le receleur, parti depuis peu pour la salle de réunion où il allait, comme chaque dimanche, chanter des psaumes à l'intention du Seigneur — Fothergill qui, disions-nous, avait découvert les patins à roulettes, pièces à conviction, mais aucune trace de l'invisible Tommy Swann.

Pendant ce temps, l'invisible Tommy Swann discutait, avec Rose Sandigate, de la conduite à tenir.

Après le départ de son mari pour sa partie de fléchettes à l'Ange Blanc, l'énergique jeune femme était

montée pour avvertir Swann d'avoir à se préparer.

L'évadé, reconforté par une journée de repos, n'avait pas eu grand mal à faire avouer à son ancien ami qu'elle ne l'avait jamais complètement oublié.

— Mais, maintenant, avait conclu Rosie, après avoir embrassé une dernière fois son premier amant retrouvé pour si peu de temps, il te faut partir.

« Voici ta bague que j'ai conservée si longtemps sans savoir qu'elle pourrait te servir un jour.

Avec l'argent que tu en tireras, tu peux t'embarquer vers l'Afrique du Sud ou toute autre colonie où tu referas la vie.

Envoie-moi de là-bas une carte postale qui me montrera que tu es bien arrivé et que tu penses à moi. C'est là tout ce que je te demande en réparation du mal que tu as pu me faire.

♦♦

Mais Swann n'avait pas fini de faire du mal à la pauvre Rosie, bien que cela fût involontairement.

Ce ne fut d'ailleurs pas lui qui provoqua la catastrophe, mais Soapy Collins, entêté à vouloir en remonter à l'inspecteur-chef Fothergill.

Le hasard eut d'ailleurs sa grande part dans ces faits, puisque c'est lui qui amena le journaliste à l'Ange Blanc, où George Sandigate était en train de jouer aux fléchettes, de jouer et de gagner, ce qui provoqua une réflexion assez malveillante de la barmaid sur les maris qui ont trop de chance.

Soapy Collins, désireux qu'il était de faire parler les gens, n'eut aucun mal à provoquer le bavardage de quelqu'un qui ne demandait que cela. Et c'est ainsi qu'il apprit que l'actuelle M^{me} Sandigate avait été barmaid en ce même bar et qu'elle y avait connu Swann.

« Voilà qui fera bien dans mon article, se dit le journaliste.

C'est vraiment le diable si je n'obtiens pas de cette dame des détails inédits. »

♦♦

Là, encore, le hasard eut la plus grande responsabilité. Tommy Swann allait quitter sans incident la maison qui l'avait abrité tout le jour, lorsque Soapy Collins sonna à la porte d'entrée et, à Rosie qui lui demandait ce qu'il désirait, il lança comme un mot de passe :

— Vous parler de Thomas Swann.

Il n'en dit pas plus long, car, avec la brutalité d'un ouragan, l'homme dont il avait eu le tort de prononcer le nom tomba littéralement sur lui du haut de l'escalier, l'assomma, malgré l'intervention de Rosie qui se cramponnait à lui, puis se débarrassa à coups de poing de la malheureuse qui alla rouler près du journaliste tandis que l'évadé disparaissait dans la nuit.

Quelques instants plus tard, Collins, ayant récupéré un peu, réussissait à se traîner jusqu'à un petit téléphone automatique et à donner l'alerte, tandis que Rose, désespérée à la pensée du scandale, s'enfermait dans sa cuisine et ouvrait tous les robinets de gaz.

(Suite page 16.)

Nos lecteurs qui le désirent peuvent, en nous adressant une enveloppe timbrée à 15 francs, recevoir une réponse directe.



On me demande souvent, chers amis, pourquoi notre courrier ne comporte qu'une page, et l'on se plaint que le manque de place nous oblige à ne passer qu'un nombre limité de lettres, retardant ainsi la publication des réponses que vous dites — c'est flatter pour moi — attendre avec impatience.

C'est vrai, et je suis le premier à déplorer cet état de choses. Mais comme je crois vous l'avoir expliqué ici, cela pose un problème qui n'est pas encore résolu. Il ne faut pas oublier que les lecteurs, dont vous êtes, sont intéressés par nos films complets, et ne seraient peut-être pas très satisfaits de voir amputer les récits de films qu'ils attendent chaque semaine avec non moins d'impatience que le courrier !

A mon point de vue personnel, vous pouvez bien penser que je suis d'accord avec vous ! D'abord parce qu'en plus de mon courrier hebdomadaire j'écris — moi aussi — des films complets, et que je ne serais pas mécontent de les faire un peu moins longs (pour le même prix, bien entendu) ! Ensuite, je vous l'assure sans honte, parce que j'aime mon courrier et mes correspondants, qui sont devenus mes amis, et je ne me ferais pas prier pour faire de cette rubrique un bouquin de deux cents pages, et même aussi copieux qu'un Autant en emporte le vent.

Je vous promets donc d'en parler à notre excellent directeur, et d'essayer d'obtenir bientôt un petit peu plus de place pour notre « Côté Côté ».

Mais avant tout c'est le public qui est juge, et le public c'est vous, mes bons amis, ne l'oubliez pas ! En conséquence, donnez-moi votre avis dans vos prochaines lettres, et dites-moi tous si vous aimeriez mieux avoir une page de moins pour le film raconté et une page de plus pour le courrier, ou si vous préférerez nous voir rester à la formule actuelle.

Ce sera sans doute votre avis qui prévaut, car la direction de « Film Complet » est beaucoup trop compréhensive pour ne pas plaisir le maximum en vue de vous faire plaisir !

La-dessus je me salue en vous disant

« à la semaine prochaine », j'ai encore un tas de questions à vous poser ! Je vous embrasse tous en chœur, ce qui fait quelques milliers de joues !

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

MELLAH A., A. KOLEA. — « Je voudrais que vous transmettiez ma lettre à M^{lle} Gaby T... à Rouen. Je compte sur votre dévouement habituel, etc... »

Réponse. — Hélas ! mon cher ami, j'ai bien peur de vous décevoir ! En effet, M^{lle} Gaby T... est une de nos lectrices, et elle avait demandé des correspondants. Mais vous avez certainement lu ce que nous écrivions à ce sujet : à savoir qu'il nous est absolument impossible de favoriser des échanges de lettres entre nos lecteurs, car notre rubrique n'a rien de commun avec les petites annonces publicitaires ! Mais rien ne vous empêche d'écrire à Gaby T... une lettre que nous publierions, ou de nous autoriser à passer dans nos colonnes des extraits de la missive que vous avez bien voulu nous confier. Sans doute que la destinataire se fera un plaisir de vous répondre, mais toujours par le truchement du journal ! C'est la seule forme de correspondance que nous puissions vous proposer !

CLAUDE M., A. CAUDERAN. — Ce lecteur est déjà un veil ami de notre courrier, puisqu'il nous écrit régulièrement chaque semaine : Voilà quel est l'objet de sa dernière missive :

« J'ai lu dans divers journaux, écrit-il, qu'il existe des clubs privés qui s'appellent Club Jean Mirais ou Tina Rossi, formés par les admirateurs de ces artistes. Aussi je vous prie de me dire s'il ne serait pas possible de former un « Club Danielle Darrieux ». J'éprouve pour cette grande artiste une admiration passionnée, et je voudrais savoir si certains de vos lecteurs ne sont pas dans le même cas que moi. Nous pourrions alors nous renseigner sur les conditions de formation d'un pareil club... Nous pourrions ainsi faire concurrence aux autres clubs et, qui sait ? peut-être hausser et donner un nouveau départ à la vogue de Danielle

Darrieux, qui paraît en faveur depuis quelque temps. »

Réponse. — En effet, il existe un certain nombre de clubs de ce genre, et l'idée peut être favorablement accueillie. Je la transmets donc à tous nos amis par la voie du courrier et je vous ferai connaître les réponses. Mais il faudrait peut-être des détails complémentaires : comment envisagez-vous l'existence de ce club, et sous quelle forme verriez-vous son activité ? En ce qui concerne les modalités de formation, je ne crois pas qu'elles soient compliquées. Ceci relève du domaine des associations non professionnelles. Merci de votre sympathie. Je vous assure également de la mienne.

RENÉ D'ALGER. — « J'aime le cinéma et voudrais faire du cinéma. Que faut-il faire ? Je voudrais connaître l'adresse pour envoyer une lettre à Hollywood. »

Réponse. — Je ne vous connais pas, ami d'Alger, et je ne puis même pas vous juger par votre écriture, puisque votre lettre est tapée à la machine. Laissez-moi seulement vous dire ce que je me tue à répéter à tant d'autres : c'est que le cinéma est une des carrières les plus difficiles qui soient, et qu'elle exige des qualités tout à fait exceptionnelles. Les avez-vous ? Quant à votre seconde question, j'avoue que je ne la comprends pas très bien. Hollywood est une grande ville, et pour vous donner une adresse, je voudrais au moins savoir à qui vous voulez écrire !

VICTOR, A. TUNIS. — « J'approuve particulièrement votre réponse faite à M^{lle} Gaby T... à Rouen. Je trouve cette manière de s'écrire et de nouer une amitié fort plaisante. Je lui propose donc, par votre intermédiaire, d'être son correspondant. »

Réponse. — Voilà un lecteur qui semble avoir parfaitement compris la façon de procéder. En conséquence, à votre tour, mademoiselle Gaby T... ! Nos colonnes vous sont ouvertes pour lui connaissance avec M. Victor si vous le désirez.

MARCEL B., A. ORAN. — « Ce lecteur nous pose les questions suivantes : 1^o Quelle qualité considérez-vous comme la plus importante chez une femme ? 2^o Quel défaut féminin redoutez-vous le plus ? 3^o Une femme doit-elle être plus jeune ou plus âgée que son mari ? 4^o Doit-on lui confier tout l'argent du ménage ? 5^o Une femme mariée doit-elle avoir des amis inconnus de son mari ? 6^o Une femme doit-elle être plus intelligente que son mari ? »

Réponse. — Tout cet s'écarte beaucoup du cinéma, il me semble à l'encre ! Voici mes réponses : 1^o La douceur ; 2^o La fausseté ; 3^o Plus jeune, mais sans grand écart ; 4^o Cela dépend de la femme... et du mari ! 5^o En principe, non ; 6^o A l'homme l'intelligence pratique, à la femme l'intelligence intuitive. Elles peuvent difficilement se composer. Et maintenant, à nos lecteurs de vous répondre s'ils le désirent.

S. BORUSO, A. CONSTANTINE nous pose différentes questions concernant le Film Complet.

Réponse. — Nous avons publié les films suivants de Maria Montez : La Sauvageuse blanche, Soudan, Toner, La fibre Zigone. Nous ne publierions malheureusement pas Les mille et une nuits. Pour l'âge de Suzy Carrier, c'est vous qui avez gagné, tant pis pour votre frère !

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Le Directeur-Gérant : J. MITRY.

La chasse à l'homme engagée immédiatement n'eut point dès l'abord les résultats qu'en attendait Fothergill.

Partout où il passait, le fugitif avait une avance notable sur lui.

Cette poursuite acharnée fit d'ailleurs deux victimes, sinon innocentes, tout au moins étrangères à l'affaire.

Ce fut d'abord l'honorable M. Neesley, qui eut le tort de se trouver sur la route de Swann. Celui-ci l'ayant laissé pour mort, le jeune Whitey, qui suivait patiemment le reculeur, se dit qu'à défaut d'avoir pu se venger il serait bon de se payer sur le mort et s'empressa de lui dérober sa montre.

Ce en quoi il eut tort, car l'équipe des policiers conduits par Fothergill arrivait à ce moment précis.

Whitey eut beau nier le meurtre de Neesley, Fothergill l'ayant fouillé et ayant découvert la montre de la victime, le fit arrêter séance tenante.

Mais Swann conservait son avance, d'abord avec une

voiture volée, ensuite grâce à un vélo également dérobé à son propriétaire.

Ce fut d'ailleurs sa dernière chance, car il s'engagea tête baissée dans un cul-de-sac le long de la voie ferrée.

Le fugitif chercha alors le salut au milieu des wagons d'une gare de triage, sautant d'une rame en marche dans une autre, inlassablement poursuivi par Fothergill et ses hommes qui finirent par se rendre maître de lui au moment où, désespéré, il tentait de se faire tuer par un wagon en marche.

Quelques jours plus tard, Rosie, que des soins immédiats avaient sauvée de l'asphyxie, rouvrant définitivement les yeux, voyait à son chevet le bon George Sandigate venu lui donner des nouvelles de toute la famille et lui dire que, dès sa sortie de l'hôpital, elle pourrait retrouver sa maison, toutes les déclarations de Tommy Swann ayant démontré qu'elle ne l'avait caché que sous la menace.

FIN

Dans le numéro 14
DU
JOURNAL
DES
PIEDS NICKELÉS



vous retrouverez, avec
le célèbre trio,

LES NOUVELLES AVENTURES
DE BIBI FRIGOTIN

32 PAGES, dont 16 en couleurs
EN VENTE PARTOUT
20 francs

Magnifique collier

Merveilleux pièce de
Bijouterie toujours
à la Mode.

Faites graver sur le Cœur vos initiales
et celles de l'être cher.

GARANTI DONNÉ A L'OR FIN
PRIX: 250^{FR}

Chaque lettre gravée 10 francs en sus
Envoi franco à réception du montant
de la commande ou remboursement
(sup. 35 francs pour frais)

ARÉOR
74, Rue Folie-Méricourt
Service F. C. 26 Paris XI^e

NEZ PARFAIT

LE RECTIFIATEUR BREVETÉ,
refait le sair en dormant,
tous les nez déformés.

Envoi contre 2 timb. à nos
LABORATOIRES RECHERCHES
N° 54 LA ROCHE HA-SOISSE

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

AMAIGRISSEMENT RAPIDE

Discret, efficace, sûr.
EMBROCATIION DU DOCTEUR ARION
En vente partout: 330 francs.
Docteur ARION, 33, fg Montmartre, Paris.

Dans 5 MOIS vous serez
COMPTABLE

(traitement: 17.000 à 25.000 fr.) - 4 MOIS suffisent pour faire de vous un bon **Secrétaire Sténodactyle** (traitement jusqu'à 20.000 fr.) grâce aux célèbres cours par correspondance de l'**ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE**, 31, Avenue A. Briand, Lons-le-Saunier (Jura)

Actuellement, le nombre des emplois offerts aux anciens élèves de l'École dans le Commerce, l'Industrie, les Administrations, etc., en France et aux Colonies, est bien supérieur à celui des candidats disponibles. Demander la broch. grat. n°347

Nombreux et brillants succès aux examens officiels

POURQUOI ne réussiriez-vous pas ?

Demandez au Professeur ANDRIEU (serv. F. C. 46), 5, rue des Salengues, TOULOUSE, une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc.). Joignez: date de naissance, enveloppe (timb. avec adresse, et 30 fr. en T.-F. pour frais.

Prix de l'analyse: 150 fr.
MAIS RENVOYÉZ PAS D'ARGENT. Paiement seulement si satisfaction.

GRANDIR Gagnez 3, 10, 15 cm. et plus, grâce aux soins scientifiques Américains. Révolution de la science moderne. Augmentation Buste ou Jambes seules. Grand et fort avec système F. V. - Efficace, enthousiasmant. Résultat certain. Inassec. rembour. Envoyez 740 fr. ou demandez l'information illustrée gratuite Discretion. OLYMPIC 46 Bd Victor-Hugo, 19, Nice.

BONHEUR & FORTUNE

SONT DANS VOS CHEVEUX !
- Amour - Retour d'affection - Affaires -
L'ASTRO-RADIESTHOGRAFIE
fera vaincre toutes difficultés. Envoyez date naissance et (important) une petite mèche de cheveux, envel. timbr. et 150 fr. "Prof. PAVLIO". Boîte postale 97.17, Paris (17^e). (Service X)

VOUS AVEZ DU GOUT

Apprenez à vous HABILLER vous-mêmes, en suivant les
COURS DE COUPE DE LA FEMME DE FRANCE
43, r. de Dunkerque, PARIS (X^e).
Téléphone: TRUdaine 09-94.
Vente de mannequins haute couture.

GRANDIR 10 cm. et plus
DEVENIR ELEGANT, SVELTE, FORT
Envoi gratuit, s. p. timbre 2 timb.
Ecrire Dr de l'INSTITUT MODERNE
N° 54 LA ROCHE (Haute-Savoie) France

Vous pourrez lire dans le
n° 168 du

FILM COMPLET
16 PAGES 8 FRANCS

LE RÉCIT DE 2 GRANDS FILMS

Marcel Cerdan
L'HOMME AUX MAINS D'ARGILE

Les Chaussons ROUGES
THEATRE DE LA VILLETTE

EN VENTE PARTOUT
16 pages: 8 francs.

Régie exclusive de la Publicité: A. D. P.,
1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74.54)